

ANTONIA KERR

LE DÉSAMOUR

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

DES FLEURS POUR ZOË, roman, 2010 («Folio» n° 5390).

LE DÉSAMOUR

ANTONIA KERR

LE DÉSAMOUR

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

Pour A.

- Je ne comprends pas qu'un amour puisse finir..
— Oui, cela semble jeter le discrédit sur toute l'institution.

ROMAIN GARY,
Clair de femme, 1977.

I

Voilà plusieurs années qu'elle m'avait délaissé et je me croyais tiré d'affaire. Mais elle était toujours là et, vraisemblablement, elle ne me quitterait jamais. D'une certaine manière, l'angoisse est une sorte de matelas inconfortable sur lequel vous êtes contraint de dormir jusqu'à la mort ; un matelas qui durcirait avec le temps et la détresse, mais dont la joie serait capable d'amortir un peu l'assise. Hélas, le bonheur est trop éphémère, à peine s'est-il installé que, déjà, vous vous retrouvez sur un lit de paille, avec l'impression infecte d'avoir été trahi.

L'angoisse est revenue un dimanche matin, dans l'odeur des draps défaits. Laura était ramassée dans le fauteuil de la chambre, en train de se brosser les cheveux. C'était un spectacle conjugal qu'elle exécutait à ma demande et qui se déroulait toujours de la même manière : elle s'installait dans la bergère et démêlait sa crinière pendant de longues minutes, parfois jusqu'à en attraper des crampes. Lorsqu'elle avait fini,

ma tendre beauté se précipitait vers moi et, titubant comme une enfant joueuse, elle s'inclinait près du lit afin que je lui embrasse la tête. La durée du brossement variait en fonction de son humeur : cette fois-ci, il dura vingt bonnes minutes, et je me souviens nettement de la douleur qui m'assomma lorsque, estimant que le spectacle avait assez duré, Laura s'agenouilla au pied du lit, tête offerte à mes baisers. Je reconnus cette brûlure déchirante qui partait du cœur et se répandait dans le reste des membres comme une traînée d'essence. Alors même que Laura se trouvait tout près de moi, et qu'elle venait de faire la démonstration rituelle de son amour, je fus soudain persuadé d'avoir définitivement perdu son affection. Pourquoi cette certitude surgissait-elle maintenant ? L'angoisse menait jusqu'alors une vie tranquille et discrète, perdue dans un recoin de ma conscience : baisers, lettres et autres caresses cérébrales l'avaient maintenue à distance, mais j'étais tout à coup paralysé, incapable de penser à autre chose qu'à l'inexplicable désamour de ma Laura. Bien entendu, tout cela était la faute du bonheur. L'angoisse était une amie sournoise qui rappliquait toujours lorsque j'étais le plus heureux. Dès lors que j'atteignais un certain palier dans l'allégresse, ses bourrasques glacées m'emportaient dans un univers d'impuissance et de désespoir, à croire que certaines joies sont indécentes et qu'il faut les étouffer.

Ne voulant pas l'inquiéter, je ne dis rien à Laura : peut-être ne savait-elle pas encore qu'elle avait cessé de m'aimer. En fait, tout semblait indiquer qu'elle

l'ignorait encore et que, d'une certaine manière, elle continuait de nourrir une forme d'amour à mon égard, sans doute par habitude. Face au miroir de la chambre, elle était en train de déplier sa robe par de petits gestes innocents et, quand elle eut fini de parfaire sa tenue, elle se tourna lentement vers moi et demanda que je m'habille. Il était question de sortir, mais je ne me rappelle d'aucune mission que nous aurions eu à accomplir dehors; sûrement étions-nous sur le point de «prendre l'air» car, depuis qu'elle avait arrêté la compétition, Laura sortait tous les jours pour ce qu'elle appelait le «spectacle surnaturel de New York», espérant dénicher l'un de ces moments qui, selon la légende, ne peuvent se produire nulle part ailleurs. Mais le plus souvent elle rentrait déçue, ses besoins de dépaysement étaient trop importants et même New York ne suffisait pas. Elle ne perdait pas espoir pour autant et, chaque jour, elle partait à la recherche de quelque tableau exotique capable de la combler. Elle m'emmenait parfois avec elle, ce qui devait être le cas ce jour-là, mais mon manque d'endurance et de curiosité pour les choses de la rue l'agaçait tant qu'elle me proposait de moins en moins de l'accompagner. Je n'avais pas la même facilité pour l'émerveillement, et les muscles de mes jambes n'avaient plus la même élasticité qu'autrefois. Tout cela, Laura semblait l'oublier; elle m'en voulait. Je marchais une heure ou deux, puis je commençais à fatiguer et devais regagner rapidement le chemin de l'appartement, sous peine de m'effondrer, pendant qu'elle poursuivait ses fouilles

touristico-sociologiques. Elle aimait tant la rue qu'il lui arrivait de s'absenter quarante-huit heures — à cet âge, rien n'est capable de vous lasser, et le danger est une notion inconnue. Que faisais-je pendant ce temps ? Depuis ce fameux matin, c'était devenu pour moi une véritable lutte contre la souffrance. L'angoisse m'envahissait à mesure que les heures passaient. J'aimerais pouvoir raconter dignement ce malaise, mais voilà une expérience bâtarde et insaisissable. On ne peut prétendre connaître la guerre sans avoir été soldat, les images de reportages ne suffisent jamais. Mais si je peux dire une chose à son sujet, c'est qu'elle rend tout douloureux. Même Laura était devenue douloureuse. Je la regardais en pensant au moment où elle ne serait plus là, et lorsqu'elle était tout près de moi, j'étais incapable de me réjouir, anticipant déjà son prochain départ. Elle me brisait le cœur quand elle marchait, quand elle riait, elle me brisait le cœur au moindre mouvement, à la moindre expression, et il me semblait sentir la terre trembler chaque fois qu'elle passait la porte d'entrée. Lorsqu'une femme pèse plus lourd dans votre cœur que tous les éléphants d'Afrique, la peur devient une affaire de chaque instant et même une seconde nature. Dès qu'elle sortait, je pensais aux chiffres : trois milliards et demi d'hommes sur terre. Trois milliards et demi, ce n'était pas raisonnable.

Je me souviens d'un matin où, après environ trente heures de solitude, je la vis enfin réapparaître : les cheveux, la peau et les éclats de rire me furent livrés comme un paquet indécent de douceur. « Tu ne devineras

jamais ce que j'ai vu ! » s'écria-t-elle. Je lui demandai où elle avait dormi ; elle ignora ma question. « Écoute ça ! » dit-elle, formant autour de mon cou cette écharpe de bras réconfortante qui me faisait tout pardonner. « Des aborigènes, Glenn ! De vrais aborigènes d'Australie !

— Tu les as suivis toute la nuit ?

— Non, pas toute la nuit.

— Et qu'as-tu fait d'autre alors ?

— Eh bien, comme d'habitude. J'ai cherché des choses intéressantes à voir, et puis je suis tombée sur eux, alors je les ai suivis.

— Tu es partie trente heures. Tu as bien fait d'autres choses que les suivre. »

Les sourcils vinrent déposer leur tumulte un peu plus haut sur son front.

« C'est un interrogatoire ?

— Non, je m'intéresse à toi. Bon, peu importe. Comment sais-tu que c'étaient de vrais aborigènes ?

— Ils avaient des peintures sur le visage et ils regardaient en l'air, vers la Freedom Tower. Ils n'en revenaient pas. C'est beau, des gens qui n'en reviennent pas. À vrai dire, je ne pensais pas que ça existait encore.

— Ça n'existe plus, ma chérie. C'étaient des faux. Il y a toutes sortes de happenings ici, des tournages de films, des pubs, des, comment on appelle ça ? Des *buzz*. C'étaient des acteurs, mon amour, ils font tous ça maintenant, ils font des vidéos pour YouTube et ils attendent que Broadway les appelle.

— Tu ne les as pas vus, Glenn. Ils avaient des manières sauvages qui ne peuvent pas s'inventer... Oh, et puis, tu

me fatigues. Tais-toi un peu quand j'ai envie d'impossible. Ne partons nulle part, plus jamais. Je n'ai jamais été aussi proche de l'impossible.

— Et Paris? Je croyais que tu voulais retourner vivre à Paris.

— On ira deux fois par an, pendant des grèves générales. J'aimerais que tu voies Paris avec les banderoles, rue de Rivoli.

— Tu ne veux plus partir d'ici?

— Si tu savais! J'ai presque envie de mourir ici.

— Presque?

— J'ai juste du mal à m'imaginer morte. Je ne me sens déjà pas de vieillir, alors...

— Et Paris?

— J'adore toujours cette ville, mais je veux mourir ici. Il n'y a pas d'aborigènes à Paris.

— Je ne savais pas que tu appréciais tant les aborigènes.

— J'aime tout ce qui est opprimé. »

Elle fourra sa tête blonde prodigieuse dans mon cou, comme si elle m'aimait encore.

« Tu as peur de mourir, tu es merveilleuse.

— Non, j'ai bien réfléchi là-dessus, et ce qui est embêtant ce n'est pas de mourir, c'est que les autres continuent.

— Je t'aime. »

D'habitude, elle répliquait qu'elle m'aimait aussi, car c'est l'usage. Mais cette fois elle dit :

« Je n'aime pas les mauvaises surprises. Il y a le tunnel

de lumière, bon, et après?» Elle se cacha les yeux. « Je préfère ne pas savoir. Ce ne doit pas être joli-joli.

— Il n’y a rien derrière, Laura, c’est ça qui fait pleurer. Le tunnel c’est un cadeau d’adieu, une dernière politesse. Ils n’allaient quand même pas nous laisser partir les mains vides. »

Elle posa ses mains encore froides de la nuit sur mon visage. Je me souvins que ma mère posait souvent ses mains sur mes joues. Ce doit être une manière assez universelle de montrer que l’on tient à quelqu’un.

« Glenn, tu as des explications même à l’inexplicable.

— Tu m’aimes?

— Comme trente aborigènes, quarante Noirs, et je ne te parle même pas des Juifs. »

Voilà qui aurait dû me rassurer, mais les mots avaient été prononcés avec une telle habitude, une telle aisance, qu’ils m’avaient paru artificiels, complètement dénués d’affection. Et même si une touche de passion eût crédibilisé son discours, je crois qu’elle ne m’aurait pas convaincu. Le contenu de ses paroles m’importait peu désormais : je savais. Elle prétendait m’aimer pour se débarrasser de la culpabilité de ne plus m’aimer. Ou alors, elle voulait éviter de me blesser et restait auprès de moi par charité — rien n’était impossible pour un cœur aussi vaste que celui de Laura.

La tête était nichée sur l’épaule et les lèvres posées sur la partie la plus triste du cou — celle qui, avec l’âge, se désolidarise du menton pour pendre comme les barbillons d’un coq. Parfois les lèvres exerçaient une pression amicale sur la peau pour me rappeler qu’elles

étaient là : la douleur me quittait le temps de leur passage, je me sentais soudain moins seul. Un bref espoir d'amour naissait et mourait dans la seconde, car l'angoisse reprend toujours ses droits.

« Tu as terminé ton livre ? dit-elle.

— Tu sais que je ne pourrai jamais le terminer sans toi.

— Je suis vraiment utile ?

— Tu es indispensable.

— Je me demande ce que je ferai quand tu l'auras terminé. Je n'aurai plus rien à faire. Tout cela me terrorise.

— Tu auras toi, Laura, tu reprendras ta vie. Une vie de piscines, de jeunesse et de victoires.

— Tu veux dire que tu me quitteras ?

— Jamais, je ne parle pas de ça. Je ne parlerai jamais de ça.

— J'ai peur Glenn ! J'ai totalement oublié ce que c'est de vivre sans toi. Il ne faut jamais se séparer.

— Non, jamais. Mais tu te remettras à t'entraîner et ce sera merveilleux. »

Quelques vagues de rides précoces déposèrent leur lot de détresse sur son front.

« Je ne veux pas, dit-elle. Tu le sais très bien. Ça n'arrivera jamais. Maintenant parlons d'autre chose si tu veux bien. »

Sa carrière était devenue un sujet délicat depuis les jeux Olympiques de Pékin où elle avait terminé deuxième lors de sa dernière course. Elle souffrait depuis d'un solide sentiment d'injustice, puisqu'elle

avait été battue d'un centième de seconde par une Suisseuse de dix-sept ans en combinaison aérodynamique; elle qui, de son côté, ne portait qu'un maillot classique et n'avait plus dix-sept ans depuis quelques années déjà. Il y avait concurrence déloyale, il y avait escroquerie! Surtout qu'elle aussi aurait dû porter, ce jour-là, l'un de ces maillots magiques, mais sa tenue n'avait pas été livrée à temps par le sponsor, et tout le monde sait que la jeunesse est capable de vous tailler les plus beaux destins en toute impunité. Les nageuses de dix-sept ans n'avaient pas à concourir avec leurs aînées, et la délégation, cette traîtresse, aurait dû interdire le port de la combinaison pour cette fois : d'autres candidates avaient aussi souffert d'un retard de livraison, l'égalité des chances n'avait pas été respectée. Mais Laura n'avait même pas la force de se battre; à son âge, elle ne l'avait déjà plus. L'injustice la révoltait toujours de manière profonde, mais avec le temps commençait à se poser sur elle le confortable manteau de la résignation. Elle devenait une indignée paresseuse. Un jour, j'en étais certain, elle accepterait le monde tel qu'il était pour ne plus avoir à le combattre. J'espérais néanmoins qu'elle revienne à la compétition un jour, car depuis que les stocks de mon dernier roman ne s'étaient écoulés que dans un seul pays, la Roumanie, les victoires me manquaient. J'avais besoin de me faire sur le dos de quelqu'un. La tendresse du destin à mon égard avait duré un temps, mais c'était fini désormais. Il paraît que les gloires ne s'expliquent jamais, qu'il faut s'accommoder de celles dont on jouit sans se

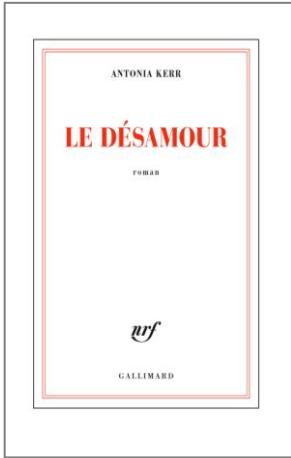
poser de questions, mais la Roumanie ne me suffisait pas. Selon mon éditeur, Dean Cassidy, c'était ma faute si le livre était resté invisible dans le reste du monde et je ne devais m'en prendre qu'à moi-même.

« Pas un seul en bonne santé dans ton bouquin, pas un seul, et tu me demandes pourquoi il a pas marché? Écoute-moi bien. Arrête de t'obstiner à fourrer des prostates malades dans tes livres, c'est dépassé, tu piges? Ça pue la fin du monde, tout ça. C'est la crise, je te rappelle, alors tu comprendras que les prostates qui lâchent, question de symbolique, faut les laisser tranquilles. Ce genre de glandes passait encore il y a quatre ans, mais je te parle d'une époque où le désespoir était en vogue. Les temps ont changé. Aujourd'hui, la moindre des politesses, c'est l'espoir. La prochaine fois, fais-nous des prostates comme neuves, et je te jure que tu vendras tes livres par palettes entières. Tu peux t'estimer heureux que la Roumanie t'adore, mais c'est seulement à cause de Cioran. Grâce à lui, les Roumains ont de la tendresse pour les types comme toi, mais tu ne pourras pas toujours compter sur Emil et la fierté nationale roumaine. »

J'avais donc commencé un nouveau livre, un roman frais et heureux pour tenter d'oublier mon échec et satisfaire mon public déprimé. Et lorsque soudain la vision de mes défaites s'intensifiait, que le sentiment d'abandon intoxiquait mon cerveau déjà malade, la pensée d'une Roumanie aimante et fidèle dissipait un peu la tristesse : au moins une patrie m'aimait, et tant pis si ce n'était pas la mienne. Mais je comptais aussi

une leçon que j'ai retenue, c'est qu'il y a toujours un moyen de survivre, et qu'il y a parfois de l'espoir même lorsque l'on n'y croit plus. Je sais qu'elle reviendra un jour et qu'elle veut seulement nous faire la plus belle peur de notre vie...

Lorsque l'absence devient insupportable, je ferme les yeux et je me concentre très fort : lorsque je suis en forme, cela me permet de dormir avec elle. Quand je sors, je regarde avec tendresse ces couples qui se tiennent par la main pour montrer combien ils y arrivent. Ils ne prêtent pas beaucoup d'attention aux autres, à tous ceux qui, comme moi, les observent en leur adressant de silencieuses félicitations. Je ne leur en veux pas. Je me souviens que je ne les voyais pas beaucoup, moi non plus, quand j'étais à leur place.



Le désamour

Antonia Kerr

Cette édition électronique du livre
Le désamour d'Antonia Kerr
a été réalisée le 27 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070141258 - Numéro d'édition : 251781).

Code Sodis : N55412 - ISBN : 9782072488924
Numéro d'édition : 251783.